

roman

Polar
vaudou

Saison de porcs

Gary Victor



MÉMOIRE
D'ENCRIER

Extrait de la publication

SAISON DE PORCS

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 4^e trimestre 2009
© Éditions Mémoire d'encrier

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Victor, Gary, 1958-

Saison de porcs

ISBN 978-2-923713-17-5 (Papier)

ISBN 978-2-89712-123-5 (PDF)

ISBN 978-2-89712-005-4 (ePub)

I. Titre.

PS8593.I325S25 2009 C843'.54 C2009-942217-4

PS9593.I325S25 2009

Nous reconnaissons le soutien du Conseil des Arts du Canada.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Gary Victor

SAISON DE PORCS

Roman

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

DANS LA MÊME COLLECTION :

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali

DU MÊME AUTEUR CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER :

Chroniques d'un leader haïtien comme il faut. Les meilleures d'Albert Buron, Montréal, Mémoire d'encrier, 2006.

Treize nouvelles vaudou, Montréal, Mémoire d'encrier, 2007.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Banal oubli, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2008.

Nuit albinos, Port-au-Prince, Deschamps, 2008.

Clair de Manbo, La Roque-d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2007.

Les cloches de la Brésilienne, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2006.

Le Diable dans un thé à la citronnelle, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2005.

Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2004.

À l'angle des rues parallèles, La Roque d'Anthéron Vents d'Ailleurs, 2003.

La piste des sortilèges, La Roque d'Anthéron, Vents d'Ailleurs, 2002.

La chorale de sang, Port-au-Prince, Éditions Mémoire, 2001.

*Et presque tout, d'après la loi, est purifié avec du sang,
et sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon.*

He 9, 19-22.

Le soleil, comme des perles de plomb, déversait une lourde chaleur dans le mitan de son crâne, visant avec précision sa calvitie. Il crut entendre une pluie de feu sur la savane brûlée par les vapeurs de soufre qui aspiraient la sève de cette végétation qu'on eût dit calcinée. Ses lunettes noires le protégeaient à peine de la réverbération. Pour desserrer l'étau de sa soif, il avait envie d'une gorgée de *tranpe*. La bouteille qu'il tira de sa poche était vide. Il fut victime d'une hallucination. Ce n'était pas possible qu'il eût déjà tout bu. À moins qu'il n'eût perdu toute notion du temps depuis qu'il avait garé, au bord de la route nationale, sa vieille Nissan qui atteignait maintenant l'âge vénérable de vingt-sept ans. Il lança la bouteille contre un rocher. Elle se brisa sans que lui parvienne le bruit du verre.

« On est encore loin ? demanda-t-il à la femme qui marchait devant lui.

— C'est tout près » répondit-elle.

Il s'étonna de la capacité qu'elle avait à retrouver son chemin dans ce lieu abandonné,

sans repères apparents. Les grains de soleil continuaient à tomber dru sur son crâne. Il respirait difficilement. Une respiration d'asthmatique. Cela ne lui était jamais arrivé. Ce n'était ni l'effet de l'âge ni la fatigue. C'était le lieu qui se refusait à la vie. Parfois parvenaient à ses narines des senteurs de fosses communes mises à jour par des porcs et des chiens affamés. Il pria Dieu qu'ils arrivent vite. Il n'allait pas tenir longtemps. On pouvait tourner de l'œil dans cette chaleur. Ici, c'était un raccourci pour l'enfer. Le coin le plus mal indiqué pour mourir, pensa-t-il.

« On y est » annonça-t-elle.

Au loin, dans la brume de chaleur et des émanations de soufre, il aperçut la case. Posée au milieu d'un chancre de boue. Trois drapeaux sales, déchirés, aux couleurs délavées, comme carbonisés sous les assauts du soleil, étaient accrochés au toit. L'habitation semblait avoir survécu à un incendie. Avec cette chaleur qui s'abattait sur la paille et le bois de construction, il s'étonna qu'elle ne s'enflammât pas. Les gens qui vivaient là devaient être des mutants, une nouvelle espèce adaptée aux conditions de vie dans ce lieu. « Nous sommes tous des mutants, se dit-il. Si nous étions des êtres humains, nous n'aurions pu accepter cette vie. » Ils parcoururent les derniers mètres en suivant un improbable sentier entre des mares de boue cuite par la fournaise. Quand il pleuvait, l'eau se substituait au feu pour transformer l'endroit en une bouillie infâme où s'ébattaient les damnés de ce quart d'île.

« Tu es sûr que tu ne te trompes pas ? »

— C'est ici » insista-t-elle.

Elle avait le visage fermé. Ses yeux brillèrent de cette sorte d'énergie que donne la fréquentation du désespoir. Elle alla frapper à l'entrée. Lui, il aurait bien voulu d'une autre bouteille de *tranpe*. C'était l'alcool qui le maintenait en vie dans ce pays. Combien de temps allait-il tenir dans cette canicule ? Ces gouttes de soleil en plein sur le crâne lui faisaient l'effet de coups de marteau. Il se vit tel un clou qu'une main invisible tentait de planter dans le sol.

« Tu veux quoi ? » lança une voix hargneuse derrière la porte.

— Je suis revenue pour l'enfant. La petite fille.

— As-tu apporté l'argent ?

— Je veux parler à Marasa, dit-elle.

— Qui est avec toi ?

— Mon frère, mentit la jeune femme.

On entendit un bref conciliabule à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit.

— Entrez » ordonna la voix.

La jeune femme, suivie de son compagnon, pénétra dans la case. Il y faisait si sombre que les nouveaux arrivants eurent du mal à distinguer le maître des lieux. L'homme enleva ses lunettes noires, mais la lumière extérieure avait été trop intense pour les filtres solaires des lentilles. Il fallut un certain temps pour que ses yeux s'habituent à la pénombre. Celui qui les avait introduits tendit la main vers un homme assis au

fond de la pièce. Ce dernier se leva pour venir vers eux. D'une maigreur cadavérique, il avait dû être momifié par le soleil. Sa peau était comme du charbon de bois. La blancheur calcaire de ses yeux créait une sorte d'aura inquiétante autour de son visage.

«Papa Marasa, je suis revenue comme convenu, dit-elle en mettant un genou à terre en signe de soumission.

— As-tu les 15 000 gourdes?» demanda Papa Marasa.

Le compagnon de la jeune femme regrettait d'avoir fait un usage immodéré du *tranpe*. La chaleur ne faisait jamais trop bon ménage avec l'alcool. Dans cet état proche de l'ivresse, sa vue baissait d'un cran. Mais comment aurait-il pu savoir que ses yeux allaient subir, malgré les lunettes, un tel assaut lumineux pour basculer ensuite dans cet univers obscur?

«Je veux reprendre l'enfant, implora-t-elle.

— Elle mourra, avertit sèchement Marasa. Elle n'a plus son âme. Tu ne peux que la racheter.

— De toute manière, il faudra payer, couina quelqu'un que les nouveaux arrivants n'avaient pas remarqué. Elle a passé huit jours ici. Ce sera le double!»

«Une femme!» s'étonna l'homme dont la vue commençait à s'adapter à la pénombre. Circulaire, l'unique pièce de la case faisait dans les trente mètres carrés, elle était construite autour d'un poteau dans lequel étaient sculptés des

visages, des symboles. Au fond de la pièce étaient rangés de grands pots en terre cuite. Un tabouret aux pieds enserrés dans des foulards trônait au milieu de la pièce. Un banc. Un lit haut était en partie caché par une bande de tissu sale troué de partout par des insectes. Elle sortit de derrière le tissu. Elle avait le regard mauvais. Elle vint s'asseoir à califourchon sur le banc. Certainement, ici, le personnage le plus dangereux.

«Je n'ai pas cet argent, se lamenta-t-elle. Je vous en prie. Laissez-moi partir avec ma fille.

— Si tu ne peux pas payer pour l'enfant, va-t-en!, cria Marasa. Tu nous fais perdre notre temps. Nous pensions que tu étais sérieuse. Fous le camp!

À ce moment, on entendit une voix d'enfant.

— Maman... Ne me laisse pas... J'ai mal.»

La mère bouscula Marasa et se précipita vers l'endroit d'où provenait la voix derrière le rideau qu'elle écarta. L'homme la suivit. Il resta ébahi devant le spectacle de cette fillette qu'il avait connue belle, joufflue, pleine de vie, maintenant réduite à l'état d'un squelette allongé dans ce lit, le corps emmitouflé dans plusieurs T-shirts sales et délavés. Il fut si écoeuré qu'une envie de vomir lui crispa l'estomac.

«Doris! s'écria la mère en serrant son enfant dans ses bras. On va te guérir. Je te promets qu'on va te guérir.

— Elle veut partir avec l'enfant, dit-il d'une voix vibrante de colère contenue.

— C'est 30 000 gourdes. Mais elle mourra, les avertit encore Marasa. Si vous tenez à ce qu'elle vive, payez la somme demandée. Elle est vendue. Négocier une âme n'est pas chose facile.

— On partira avec elle, fulmina l'homme. Et on ne payera rien.

— Vous vous prenez pour qui?» brailla la femme au regard mauvais.

L'homme vit la lueur de la machette dans la main du comparse qui leur avait ouvert la porte et qui, depuis, s'était tu. La case vibra sous l'effet du premier coup de feu. L'impact du projectile projeta celui qui tenait la machette contre la paroi de boue et de paille. Elle se leva en glapissant. Le second projectile arracha une partie de son crâne. Marasa écarquilla les yeux, la bouche grande ouverte laissant apercevoir une langue presque noirâtre.

«Partez avec elle» s'empressa-t-il de dire dans une sorte de jappement qui donnait à penser à un hoquet.

La balle l'atteignit dans la bouche. Marasa s'écroula, les mains battant l'air autour de lui avec les gestes d'un noyé.

«Es-tu fou? vociféra la mère, revenant soudain de sa stupeur. Es-tu fou?»

Il y eut un bruit de vase brisé tout juste à sa gauche dans l'obscurité. Les battants d'une fenêtre s'ouvrirent avec un claquement sec. Une espèce d'être mi-araignée, mi-humain sauta à l'extérieur avec une agilité et une rapidité telle

Saison de porcs

À la fois fable, histoire et enquête policière,
Saison de porcs met en scène les mystères
de la société haïtienne, dominée
par la corruption et la tentation totalitaire.
Un livre bouleversant : humour, cynisme, virtuosité.

Ce réalisme pessimiste est éclairé d'éclats de magie,
qui témoignent de la culture vaudou.
Caroline MONTPETIT, *Le Devoir*

Un suspense grinçant qui emprunte à la grande tradition du polar.
Aurore LEHMANN, *Voir*

Un polar qui flirte avec la politique et le fantastique.
Chantal GUY, *La Presse*

Romancier, scénariste et journaliste, Gary Victor
est un des grands écrivains haïtiens contemporains.
Il vit à Port-au-Prince.